

## LE LIEUTENANT BONNET

J'avais déjà écrit deux romans où le soldat joue le principal rôle : *Clotilde Martory* et *les Souvenirs d'un Blessé* ; mais précisément parce que je m'étais occupé de l'armée, je trouvais que je n'en avais pas fini avec elle : *Clotilde Martory* n'est que le roman d'un officier jeté dans la guerre civile ; *les Souvenirs d'un Blessé*, le récit d'un soldat qui a traversé l'année terrible ; et ce qui était en situation en 1852 et en 1870-71, n'y est plus en 1875, encore moins en 1885.

Pour le romancier qui se propose de suivre la vie courante de son temps et de la peindre en mettant l'étude et la sincérité dans ses romans, le premier souci est d'être attentif aux transformations sociales, morales ou autres qui s'accomplissent autour de lui et de les voir de ses propres yeux, sans attendre, s'il ne veut pas faire œuvre de seconde main, qu'elles lui soient signalées par le livre ou la chronique du jour. Avec l'armée, je reconnais qu'il n'était pas nécessaire de posséder des qualités

d'observation bien extraordinaires pour être frappé des changements qui depuis la guerre s'opéraient dans ses mœurs, et s'apercevoir qu'en établissant les corps d'armée à demeure fixe dans une contrée, on en faisait une sorte de garde nationale où les maris sont très recherchés.

Ce point de vue détermina l'idée de ce roman qui mêle l'officier à la vie civile, le pauvre comme le riche, et alors je commençai, en employant la méthode qui m'a servi pour tous mes romans, à réunir le dossier du *Lieutenant Bonnet*, avec les faits qui devaient peindre le milieu où je le placerais, aussi bien que les traits caractéristiques des officiers de son régiment.

Justement parce que l'officier est entré dans la vie commune il se trouve étudiable, et on peut le saisir plus ou moins sur le vif avec les déviations que le métier imprime fatalement à tout être humain ; mais comme il n'en est pas de même des soldats et des sous-officiers qui vivent à la caserne ou dans des milieux que mon âge ainsi que mes goûts m'interdisaient, j'ai dû les laisser de côté ; heureusement, ils n'entraient pas nécessairement dans mon étude.

La préparation en fut longue et ce fut seulement vers 1884 que mon dossier se trouva suffisamment documenté ; mais un cadre d'officiers à peu près complet, et un ensemble de faits pris à la réalité ne suffisaient pas pour écrire ce roman dont l'exécution était la partie difficile, et cette exécution m'apparaissait assez délicate pour m'embarasser.

C'est qu'en effet, on ne parle pas aujourd'hui de l'armée avec la même indépendance de pensée et

d'expression qu'on parle du clergé ou de la magistrature. Si je ne suis pas juste pour le magistrat ou le prêtre de mon pays, peu importe, cela se passe en famille. Mais si je ne le suis pas pour le soldat de mon pays, cela ne se passe plus en famille. Le livre franchit la frontière ; il ne faut donc pas qu'il porte des armes, si faibles qu'elles soient, à ceux qui montent la garde de l'autre côté.

Mon plan arrêté, je le communiquai à F. Magnard, et il fut convenu que j'écrirais ce roman pour le *Figaro*, où il a paru de juin à août 1885.

C'est une puissante trompette que celle du *Figaro* ; si elle ne renverse pas les murailles, au moins va-t-elle partout éveiller des échos : j'aurais traité mon sujet à la légère, on m'aurait sans doute laissé aller ; je montrais la préoccupation de l'exactitude, on me voulut plus exact encore.

Un capitaine de cuirassiers m'écrivit que le chef de calotte était l'intermédiaire entre les officiers et le gargotier, mais qu'il n'était pas président de la table ; un autre officier, de chasseurs celui-là, m'écrivit que le chef de calotte ne pouvait pas infliger des arrêts à un camarade ; le duel de Bonnet fut critiqué, le pansement de Derodes fut jugé insuffisant ; enfin d'autres observations, nombreuses mais courtoises, me furent adressées encore sur lesquelles il est inutile d'insister.

Pour le chef de calotte et les arrêts, je répondis que ce qui était inexact dans la cavalerie était vrai dans l'infanterie ; pour le duel de Bonnet et la blessure de Derodes, je ne répondis rien du tout ; mais puisque j'écris le roman et plus souvent l'histoire de mes romans, c'est ici l'occasion d'expliquer com-

ment je procède lorsqu'un point spécial de science, d'art ou de métier, se présente embarrassant ou obscur.

Avant tout, je commence par apprendre ce que j'ignore, comme je peux, du mieux que je peux, et j'avoue que cette éducation que je me suis ainsi donnée pour le plaisir des autres a constitué pour moi bien souvent les meilleures heures de mon travail. Cela fait, je construis d'après ce que j'ai appris mon plan ou ma scène, en ne me laissant influencer que par mes seules idées. Puis, comme ce savoir fraîchement acquis ne m'inspire pas une confiance audacieuse, je vais consulter les gens compétents : si je me suis trompé, ils me corrigent, mais sans m'imposer une direction qui ne serait pas mienne.

C'est ainsi que le duel de Bonnet et de Derodes a été réglé sous mes yeux par deux moniteurs de l'école d'escrime de Joinville, sous la direction du capitaine Bonnini.

De même, j'ai confié Derodes blessé au docteur Laudouzy, le professeur de l'École de médecine, qui a bien voulu le soigner, et si nous n'avons pas appelé Potain, c'est que le cas n'était pas désespéré.

Voilà de quelles précautions s'entourent ceux qui veulent serrer de près la vérité, ce qui ne veut pas dire qu'ils soient sûrs cependant d'éviter les erreurs ; pour cela, il faudrait que le romancier fût universel, qu'il sût tout et parlât la langue de tous les métiers, celle des soldats comme celle des savants, celle des rois comme celle des voyous.

Puisque je reviens à cette question d'exactitude, je dois prévenir les lecteurs qu'ils ne trouveraient pas La Feuillade sur la carte ; de même que j'ai dû

inventer Condé-le-Chatel pour y placer le monde officiel de mes romans, de même, j'ai dû baptiser une ville très réelle, pour y placer un régiment dont on n'aurait pas manqué de reconnaître les officiers, même ceux qui n'auraient eu rien de commun avec mes personnages.

Pour ceux-là, je peux donner de leurs nouvelles aux lecteurs qui s'intéressent à eux : le colonel Bayon commande une division; son fils Daniel, qui va entrer à Saint-Cyr, est déjà le type parfait de l'officier d'état-major; le baron La Hontan est dans la retraite aussi noble qu'au régiment; Esparbarinque a organisé un théâtre de marionnettes qui lui permet de jouer tous les rôles de ses pièces; Bonnet et Julienne sont toujours... les personnages du roman.

Quant aux lecteurs d'au delà la frontière, comme ils ont bien voulu reconnaître que le *Lieutenant Bonnet* est une étude de l'armée française écrite avec sincérité et justice, je suis rassuré de ce côté.